

Le caractère sacré de l'esprit Ma lecture de Jan Patočka

Jean Bédard

Number 2, Fall 2003

Jan Patočka

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/2255ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (print)

1920-8812 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bédard, J. (2003). Le caractère sacré de l'esprit : ma lecture de Jan Patočka. *Contre-jour*, (2), 133–140.

Le caractère sacré de l'esprit

Ma lecture de Jan Patočka

Jean Bédard

Comment sortir de l'impasse? Comment sortir de l'abdication de la pensée devant les faits? Car enfin, c'est bien sur cette abdication qu'est fondé le paradoxe moderne : se soumettre aux faits et aux lois (physiques, biologiques, sociologiques, économiques, etc.) et, à l'abri, inventer les faits et les lois. Et puis, avec ces lois, fabriquer les instruments de nos maîtres. Faire de la rationalité l'outil magique de notre asservissement aux « nouveaux maîtres du monde » (expression de Jean Ziegler), tel est le catéchisme. Les atomes servent, alors servons.

Ce catéchisme est d'autant indiscutable qu'il porte le déguisement des faits. Les faits parlent d'eux-mêmes. Plus besoin de l'auvent d'une religion, la pensée elle-même a été scellée. Le prêche est gigantesque, les églises couvrent des surfaces énormes, la messe est interminable. C'est la fête de nos maîtres (ceux qui ont les moyens de s'offrir les bienfaits de la technologie et qui croient posséder le pouvoir d'exporter et de reporter loin d'eux le désastre qu'elle engendre).

C'est au cœur de ces questions que m'a plongé Jan Patočka. D'un côté l'ensemble des faits, de l'autre l'ensemble des désirs de ceux qui possèdent les moyens, entre les deux, pour plus de discrétion, un mur. Croit se servir lui-même celui qui redonne son salaire à un maître par l'intermédiaire d'actes de consommation. Mais nul somnifère n'est sans faille. Beaucoup savent qu'ils servent, dans

toutes leurs actions, quelques magnats. Tant que les désirs de ces maîtres sont considérés comme des faits, des choses inévitables, telle l'appétence du lion pour la viande fraîche, ou l'instinct de domination des hippopotames mâles, tout apparaît cohérent. Il n'y a qu'une hiérarchie de loups, des plus forts aux plus faibles. C'est parfaitement naturel! Et la nature, qu'est-ce que c'est? C'est justement l'intime même de notre culture, à savoir : considérer le passé comme garant du futur (les faits ont pour propre d'avoir été faits, d'être « passés », et ils déterminent évidemment tout, ils sont la vérité elle-même).

Les faits sont des éruptions d'énergie dont la trace est inscrite dans des mémoires en langages lumière, géologique, génétique, etc. Tout ce que nous appelons « matière » est, entre autres, support d'information, c'est-à-dire mémoire. Si la matière est support de mémoire, ce n'est pas qu'elle soit statique et que les événements s'y inscrivent au stylet ou au laser. Mais il y a dans la matière (énergie-information) une tendance à la reproduction du même. La mémoire est une information redondante due à des configurations énergétiques se reproduisant d'un moment à l'autre. Tant qu'une structure énergétique se reproduit, elle est précisément ce que nous appelons une mémoire.

Le matérialiste du XXI^e siècle ne pense plus qu'il y a, sous les apparences, des atomes dont la structure détermine tout le reste, mais il considère que tout le réel est, à strictement parler, mémoire. S'il y a ici et là des inventions et des évolutions, c'est que partout, il y a une tendance aux pertes de mémoire, aux erreurs, au nivellement (l'entropie). Par exemple, la mémoire génétique fait des erreurs de reproduction, certaines sont inadaptées et disparaissent, d'autres constituent des adaptations supérieures et subsistent.

Bref, selon le néomatérialisme, il n'y a pas d'intelligence dans l'univers, l'intelligence n'est qu'une illusion due à des erreurs de reproduction. L'homme non plus n'a pas d'intelligence, il n'est qu'une mémoire (un cerveau), mais une mémoire d'une très grande souplesse. La force de l'animal humain est d'arriver à tirer parti des forces et des faiblesses de sa mémoire dangereusement complexe. L'homme ne choisit pas, il se reproduit et reproduit sa mémoire (culture), une mémoire qui obéit aux mêmes lois de la vie animale que l'on retrouve partout.

Ainsi la connaissance est facile, elle consiste à reconnaître les faits inscrits dans des mémoires (la lumière, la pierre, les gènes, etc.). De cette façon, les lois de la vie animale, par exemple, peuvent être aisément décrites. Il suffit d'observer le passé. On s'aperçoit alors, résignons-nous, que les lois des bêtes nous régissent aussi. Par exemple, la loi du plus fort, l'exclusion des faibles, c'est pour nous aussi. Bergson a fort bien démontré que notre « morale » est en fait une très bonne imitation de la biologie. Évidemment, on oublie rapidement qu'il s'agit de « notre conception » de la biologie.

Ce sont donc de simples faits... Que les États-Unis s'élèvent en dictateur mondial, c'est là un fait inévitable (car ils sont les plus forts). Que cela coûte une quantité d'énergie telle que l'espèce humaine entière soit acculée aux plus grands malheurs, peu importe ! Ce qui est utile, ce n'est pas de spéculer sur les désastres à venir, mais de bien pronostiquer l'hippopotame vainqueur, le maître gagnant. Car à court terme, le désastre est déterminé par l'amitié ou l'inimitié qu'il nous prodigue.

Ce qui est un peu étrange, c'est que l'homme ne peut être sûr et certain qu'il saura s'adapter à sa propre techno-puissance. Cette science n'existe pas. L'homme sait qu'il peut lutter contre les rigueurs de la nature en utilisant à son avantage les lois mêmes de la nature, mais il ne sait pas s'il saura lutter contre lui-même, maîtriser sa propre puissance. En économie comme en politique, il espère l'équilibre des forces. Il se fie aux lois de la nature (en fait, à la conception qu'il en a).

Dans la nature, lorsque la concurrence externe est déficiente, la concurrence interne devient féroce et compense pour les forces antagonistes manquantes. Tout le libéralisme gage sur cette loi. Mais nul n'a observé une espèce animale s'échappant suffisamment des rigueurs de la nature pour être contrôlée presque uniquement par des lois de compétition interne à son espèce. Ce savoir n'est pas disponible dans les archives géologiques ou culturelles actuellement connues. Il ne semble pas y avoir de mécanisme observable capable de limiter l'expansion d'un animal arrivé à la surpuissance (capable d'une telle puissance que, sans autocontrôle, il court à sa propre perte). Néanmoins, et malgré que nous ayons atteint la surpuissance, le catéchisme américain nous invite à nous fier, toujours et encore, aux lois de la compétition.

Certains, on les appelle assez souvent les « spirituels », croient que le réel n'est pas composé uniquement de mémoires plus ou moins fidèles. Ils pensent, en plus, que ces mémoires sont unies en une seule et que celle-ci est traversée d'une intelligence positivement créatrice (ce qu'Aristote et Maître Eckhart appelaient l'« Intellect » et que d'autres appellent l'Esprit). Pour quelques-uns, cet Intellect serait « personnel », pour d'autres il serait « impersonnel ». Bien des débats (nommés par malentendu « métaphysiques ») ont eu lieu. Aujourd'hui, on rit (je parle des universitaires) de tout cela, car une certitude fonde nos croyances : l'univers, au mieux, est énergie et mémoire, rien d'autre. On refuse, par méthode, de concevoir que l'univers puisse être plus grand que nous. Il est au contraire plus petit, rasoir d'Ockham oblige (il ne faut jamais supposer une explication au-delà des causes immédiates mesurables). Il est sous notre regard (et non l'inverse). Le mesureur est supérieur au mesuré.

Le réel se limite-t-il à cette énergie-information en redondance « mémorielle » ? Ces boucles redondantes évoluent-elles uniquement par des erreurs adaptatives ? Ou bien, le réel dispose-t-il, en plus, d'un minimum de dynamisme créateur positivement inventif ? Cette question m'apparaît prégnante et déterminante dans les travaux de Prigogine, Lupasco, Nicolescu et bien d'autres. Néanmoins, à ma connaissance, seul le philosophe Jan Patočka soulève clairement la question. Il est d'évidence que cette question échappe à la méthodologie scientifique actuelle puisque le propre de cette méthodologie consiste à examiner les mémoires (seules les mémoires sont des objets possibles de science).

D'ailleurs, on l'entrevoit déjà, le futur auquel ferait appel une intelligence réellement créatrice a pour propre de ne pas exister et donc, de ne pas être observable. Par exemple, c'est parce que le tableau « La Famille » n'existait pas que Rembrandt a pu le créer. La non-existence est précisément, ici, la force de l'esprit. Mais avant d'avancer dans cette direction, il est nécessaire de faire éclater quelques ballons.

Dans beaucoup de traditions, les « spirituels » (surtout leurs disciples) ont eu le malheur d'identifier cette « intelligence cosmique » avec ce que nombre de mythologies considéraient être la Force, la Toute-Puissance, l'Empereur céleste, bref le plus fort des dieux devenu progressivement le Dieu des monothéismes (toujours la loi du plus fort).

Comme les XIX^e et XX^e siècles constituent, pour une grande part, l'histoire de l'élévation de l'homme à ce « poste » tant convoité de « Narrateur universel », ce Dieu a été déclassé, et pour beaucoup relégué au néant (éliminons la concurrence). C'est maintenant nous l'intelligence (illusoire mais tout de même « opérative ») qui a pour mission de donner du sens à l'univers, d'apporter à l'univers (en soi absurde) l'intelligence qui lui manque.

Cette identification de l'Intelligence à la Force Toute-Puissante a entraîné une relation de rivalité entre l'homme et Dieu qui a culminé jusqu'à la logique biologique du plus fort (l'homme, créateur de Dieu, l'emporte évidemment sur sa créature). L'athéisme du Dieu Tout-Puissant est sans doute une tentative fort positive pour nous approprier la responsabilité de nous-mêmes et du monde. Alors, bravo!

Mais voilà, du fait de la malencontreuse identification de l'Intelligence à la Force, la concurrence pour la Force (l'homme contre Dieu) s'est doublée d'une guerre contre l'intelligence. Il fallait vider l'univers de l'intelligence (l'intelligence, ne l'oublions pas, signifie ici le pouvoir de dépasser la mémoire et ce, non seulement par correction adaptative, mais par tendance positive au dépassement de soi).

Tout le classicisme est cette entreprise d'élimination de l'intelligence. D'abord élimination de l'intelligence de la nature. Pensons à Descartes qui a fait de l'univers une étendue « mémorielle », c'est-à-dire un mécanisme (pensé par son Créateur, mais incapable de penser). Une fois l'intelligence retirée de la réalité finie et confinée dans l'infini divin, il était facile de la liquider. Puis, il a bien fallu vider l'homme de son intelligence (cohérence oblige). L'intelligence n'est plus alors qu'une illusion subjective due aux mécanismes « mémoriels » dangereusement complexes du cerveau humain. On pourrait même insinuer qu'il s'agit d'une maladie évolutive qui s'éliminera d'elle-même avec l'évolution. C'est bien ce qui arrive progressivement par les guerres, la pollution, les génocides, etc.

Bref, on a parfaitement raison, l'intelligence n'existe pas. La faire exister supposerait au point de départ que l'on ait foi en quelque chose qui n'existe pas, une foi d'ailleurs assez acharnée pour la produire, elle, qui n'existe pas.

On est un peu dans la position d'un alcoolique chez qui la tempérance n'existe pas. Il est très facile pour lui de prouver que la tempérance n'existe pas puisque justement son propre est de ne pas exister. Le contraire consisterait à la faire exister. Cela supposerait que l'alcoolique se voit tel qu'il n'est pas et que cette « illusion », il la veuille assez pour la produire. Il devrait passer d'un paradigme de la pensée comme étant uniquement un organe de connaissance (représentation de contenu mémoriel) au paradigme de la pensée comme étant, en plus, un pouvoir créateur (produire ce qui n'existe pas).

Dieu! qu'il est difficile pour l'homme de devenir son propre dieu. Qu'il est difficile d'arriver à une maîtrise de sa surpuissance. Toute son épistémologie est centrée sur la connaissance par observation de ce qui existe. Et pourtant, maintenant, toutes ses actions doivent se fonder sur l'aveu qu'il a fait exister une surpuissance et qu'il doit agir sur elle, plutôt que la subir. Bref, il doit passer d'un paradigme à l'autre, il doit passer de la mémoire à l'intelligence.

Cela est très embarrassant, car le néofatalisme qu'épousent si volontiers les sciences est, je crois, une pure et simple justification de la dictature. Le dictateur a pour propre d'écraser la liberté inhérente à toute forme d'intelligence. Le dictateur croyant détruit la liberté par l'invention du Dieu-Force, le dictateur athée la détruit par épistémologie scientifique (qui mène nécessairement à l'inexistence de la liberté et de l'intelligence), le dictateur génial élimine la liberté grâce aux deux stratégies. Dans tous les cas, le dictateur est un être non intelligent et non libre qui est régi par la Force (divine ou purement énergétique). C'est sa justification première. « Ce n'est pas moi qui agis, c'est la Force qui agit en moi ». Remplacez le mot « Force » par le mot « Dieu » ou par le mot « énergie », vous avez un dictateur. Il est élevé à ce poste élevé par la démission, l'indifférence et d'abdication de ses « sujets ».

Tout cela est infiniment fragile, car tout le monde sait que l'« inexistence » peut faire irruption dans les chaînes de reproduction sociale de cette idéologie. Cette fragilité amène à beaucoup dépenser pour colmater toutes les brèches par où l'intelligence pourrait venir (éducation, publicités, divertissements, production-consommation effrénée, discours scientistes, tout sert la prohibition de la pensée).

Les croyants au Dieu-Force-Toute-Puissante et les croyants à l'énergie-Force-Toute-Puissante s'entendent à merveille pour faire la guerre. Sauf que les moyens de la guerre (que cette guerre soit militaire, politique, économique ou

médiatique) sont tels qu'ils nous mènent au bord du gouffre. Il me semble que cet instinct suicidaire, cette « orgie suicidaire », dirait Jan Patočka, appartient au vertige même de l'intelligence. L'intelligence fait terriblement peur parce qu'elle force à la responsabilité. Le créateur sait que c'est du vide que vient l'être. Cela terrifie. La terreur de la liberté, telle est, je crois, la source vive des dictatures.

Notons au passage qu'il n'y a pas encore d'intelligence, au sens où nous l'entendons ici, dans la seule invention de moyens. L'intelligence suppose la perception et la mise en avant de finalités. Pourquoi? Parce que c'est justement le propre de la mémoire (reproduction avec un taux d'erreur non-nul) de cumuler des moyens pour passer au futur sans ajouter des fins à ce futur (ou du moins sans affiner ses fins). Bref, l'intelligence suppose une certaine visée, non pas un but (comme une cible pré-définie), mais une visée (comme l'expansion des possibilités créatrices). Mais revenons à notre propos.

Dire qu'il n'y a que des mémoires, identifier la réalité à la mémoire, tâche classique par excellence, c'est évidemment éliminer le sacré. Le sacré n'a de sens que si l'intelligence est prégnante à la mémoire. L'intelligence est précisément ce qui fait que ce qui sort soudain de la mémoire subjugué cette mémoire. La mémoire prend conscience qu'elle est travaillée par quelque chose qui est plus grand qu'elle, par quelque chose qui l'entraîne au dépassement de soi. Lorsque le sacré est dévié de l'intelligence vers la seule mémoire, une religion est instituée (comme par exemple le catholicisme romain ou encore le scientisme classique).

Le créateur (celui qui dépasse la mémoire) est toujours poussé par une inspiration (par exemple, la beauté, la justice, la vérité...). Mais cette inspiration est ineffable. Cela signifie, premièrement, que le créateur ne peut jamais ni dire ni même faire venir au monde son inspiration. Il est même mobilisé par cette incapacité (il vit du négatif). Il ne peut produire que des approximations qui le décevront au moins partiellement. Deuxièmement, cela le pousse non pas à l'homogénéité mais au contraire à l'hétérogénéité. S'il fait quelque chose qui lui paraît assez beau, il ne pense alors qu'à produire quelque chose d'au moins aussi beau, mais différent. C'est vrai aussi pour la justice et donc, pour la vie politique. Troisièmement, il apprend progressivement que son inspiration produit presque toujours, en premier lieu, le contraire de ce qu'il veut. Veut-il la justice? Il engendrera sans doute d'abord l'injustice. C'est dans l'« enfer » de ses antimondes qu'il produit ensuite ses œuvres les plus sublimes. Quatrièmement, le créateur

inspiré sait qu'il ne peut se connaître, qu'il n'y a rien en lui à connaître sinon cette source productrice d'où tout sort mais où rien n'entre. De ce fait, il sait qu'il ne peut advenir à lui-même qu'en créant, devant témoins, ce qui n'est jamais parfaitement lui-même.

En somme, dans l'univers de la mémoire, l'être va du passé vers le futur, de ce qui existe à ce qui n'existe pas; dans l'univers de l'intelligence, l'être va du futur vers le passé, de ce qui n'existe pas à ce qui existe. Cela s'applique à tout créateur, l'univers compris. D'ailleurs, si la création est possible, c'est que nous créons non pas dans du créé mais dans de l'être en création, bref dans de l'esprit (mémoire intelligente). L'intelligence suppose des «noirs» de mémoire. Nous sommes des esprits dans l'esprit. Tout cela présume que nous saisissons que la force créatrice repose dans l'infiniment faible et non dans l'infiniment fort. La puissance de Dieu (celui qui n'est pas César) vient précisément de son inexistence. Il est ce qui ne peut jamais exister. Cela équivaut à dire qu'il est source créatrice et non résultat créé. Tout à coup, ce qui est en moi et autour de moi est plus grand que mes représentations. Le réel qui me pense est supérieur au réel que je pense. Je réalise non seulement qu'il y a plus grand que moi (mémoire) en moi, mais que toute réalité est hantée par ce plus grand que soi. Pour éliminer le sacré, il suffit d'éliminer l'intelligence et de se soumettre à la mémoire. Le fanatique est précisément celui qui ne croit qu'en la mémoire. Pour lui, la connaissance est disponible, elle est à portée de main. Cependant, si je suis un être capable d'intelligence (l'intelligence est toujours optionnelle), et si je vis dans un réel que je n'ai pas réduit en miettes, alors le sacré est mon sol. J'enlève mes sandales. Je suis à découvert. Un dialogue s'ouvre. La science culmine dans l'art. Personnellement, je ne vois qu'une espérance : l'arrivée de l'intelligence, non pas de l'intelligence soumise à la Force (le propre de beaucoup de religions et du scientisme classique), mais l'Intelligence travaillant à maîtriser la force pour s'élever au-dessus d'elle.

La question n'est évidemment pas de «savoir» si l'intelligence est présente dans le réel, mais de la faire apparaître là où justement elle n'est pas¹.

¹ Bibliographie: Bergson, H., *Les deux sources de la morale et de la religion*, Paris, P.U.F., 1997; Bufo, G., *Nicolas de Cues*, Paris, Seghers, 1964; De Cues, Nicolas, *Œuvres choisies de Nicolas de Cues*, trad. Maurice de Gandillac, Paris, Aubier, 1942; Lupasco, S., *L'énergie et la matière psychique*, Paris, Le Rocher, 1974; Lupasco, S., *Le principe d'antagonisme et la logique de l'énergie*, Paris, Le Rocher, 1987; Nicolescu, B., *Nous, la particule et le monde*, Paris, Du Rocher, 2002; Prigogine, I., *La fin des certitudes*, Paris, Odile Jacob, 1996; Prigogine, I. et Stengers, I., *Entre le temps et l'éternité*, Paris, Flammarion, 1992.